

**« MOI AUSSI, J'AI DÛ TUER MON ENFANT » :
ÉCRITURES CARIBÉENNES DE L'INFANTICIDE ESCLAVE**

Ouvrant son grand récit historico-littéraire sur l'histoire des femmes afro-caribéennes, Gisèle Pineau interroge :

Cent cinquante ans après l'abolition de l'esclavage aux Antilles françaises, est-il encore besoin de revenir sur ce passé de verges et de fouets, de carcans, de viols autorisés, de jarrets tranchés, de langues avalées, de nouveau-nés étouffés ou noyés...¹

Dans une mémoire collective hantée par la violence, Gisèle Pineau évoque l'infanticide comme un maillon essentiel de cette chaîne morbide parce qu'il concerne une réaction proprement féminine à une expérience qui l'est tout autant. Si elle le présente comme un motif déjà abondamment commenté, c'est que l'infanticide a fait l'objet, dans l'espace caribéen et ailleurs, d'usages historiques, idéologiques et littéraires. Quelques observateurs contemporains de la période esclavagiste témoignent de la réalité des pratiques infanticides sur les plantations, mais ces témoignages restent rares étant donné le caractère intime et illégal de l'acte². L'infanticide semble surtout avoir constitué un objet discursif, utilisé dans des perspectives idéologiques variables : des discours politiques et moraux le convoquèrent tantôt comme un signe de barbarie voué à être éradiqué par la civilisation moderne, tantôt comme le symptôme d'une perversion morale des individus confrontés à un monde nouveau³. Ce qui fascine dans cet acte, et explique la multiplicité de ces usages, c'est son aspect triplement monstrueux : la mort d'un enfant s'oppose à la logique selon laquelle les fil.le.s survivent aux parents (il n'existe d'ailleurs aucun équivalent au terme « orphelin » pour désigner ceux qui ont perdu un enfant) ; pire, elle découle d'un acte de violence dirigé contre un être censé incarner l'innocence et la vulnérabilité ; et, comble du monstrueux, elle est commise par une femme transgressant sa supposée nature féminine par un acte considéré comme une « aberration du sentiment maternel »⁴. Acte monstrueux, l'infanticide est aussi pris comme un symptôme du monstrueux, témoignage du caractère contre-nature de ceux et celles qui le commettent.

¹ G. Pineau, M. Abraham, *Femmes Des Antilles: Traces et Voix*, Paris, Stock, 1998, p. 9.

² Cf. A. Gauthier, *Les Sœurs de Solitude*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010, p. 120.

³ J. McDonagh, « Infanticide and the Boundaries of Culture from Hume to Arnold », *Inventing maternity: politics, science, and literature, 1650-1865*, C. Greenfield & C. Barash (dir.), Lexington, University press of Kentucky, 1999, p. 215-237.

⁴ A. Lacaze « De la criminalité en France », cité dans M. Kaluszynski « La femme (criminelle) sous le regard du savant au XIX^e siècle », *Penser la violence des femmes*, C. Cardi & G. Pruvost (dir.), Paris, La Découverte, 2012, p. 292-293.

Dans la rhétorique coloniale, il put servir de frontière raciale entre les bonnes mères européennes et les autres, exclues du concept de maternité tel qu'il se construit, à partir du XVIII^e siècle, sur un modèle de féminité blanche. Certains commentateurs fondèrent ainsi leurs thèses racistes sur les pratiques infanticides, réelles ou supposées, des femmes esclaves en y voyant le signe d'un appétit sexuel démesuré chez les femmes afro-descendantes (sujettes, par conséquent, à de trop fréquentes grossesses) et de leur déficit de sens moral et d'instinct maternel. On retrouve autour de ce seul acte la justification du viol des esclaves par les maîtres et celle de leur asservissement, fondé sur une supposée infériorité morale⁵. À l'inverse, l'infanticide a pu servir d'argument aux abolitionnistes, comme dans le cadre du procès de Margaret Garner, esclave fugitive aux Etats-Unis, accusée en 1856 d'avoir tué sa fille de trois ans pour qu'elle ne soit pas renvoyée avec elle chez ses anciens maîtres. Lors de ce procès, qui inspira Toni Morrison dans *Beloved*⁶, les abolitionnistes utilisèrent ce geste considéré comme monstrueux pour dénoncer les effets corrupteurs du système esclavagiste sur la constitution morale des femmes esclaves et, par écho, le poids des violences sexuelles dont elles sont victimes et qui expliquerait pourquoi Margaret choisit de tuer sa fille avant ses fils⁷.

C'est sur ces fondements idéologiques duels que les auteur/ice.s se saisirent de l'infanticide pour en faire un objet littéraire. Le motif circule dans plusieurs romans sur l'esclavage : outre le célèbre *Beloved*, mentionnons *Unconfessed* de la sud-américaine Yvette Christiansë, histoire d'une esclave de Cape-Town condamnée pour le meurtre de son jeune fils⁸. Il plane aussi sur certaines œuvres contemporaines comme un spectre mémoriel irrésolu : ainsi, dans *D'eaux douces*, roman de l'écrivaine d'origine martiniquaise Fabienne Kanor, la protagoniste est hantée, après son avortement, par le visage d'un nouveau-né qu'elle voit se dessiner sur les surfaces d'eau de sa salle de bain et dont les lèvres lui semblent prêtes à l'appeler « ma-man »⁹. Ce visage reflète en réalité celui de l'enfant que son aïeule eut d'un marin négrier pendant la traversée et qu'elle dut jeter à la mer au moment d'aborder¹⁰. L'apparent sentiment de culpabilité matérialise ici le souvenir transgénérationnel de l'infanticide, hérité silencieusement de mère en fille depuis l'arrivée en Martinique.

⁵ E. Dorlin, « Les espaces-temps des résistances esclaves : des suicidés de Saint-Jean aux marrons de Nanny Town (XVII^e-XVIII^e siècles) », *Tumultes*, 2/2006 (n°27), p. 37-51.

⁶ T. Morrison, *Beloved*, New-York, Knopf, 1987.

⁷ P. Gilroy, *L'Atlantique noir*, trad. C. Nordmann, Paris, Éd. Amsterdam, 2010 [1993], p. 101-107.

⁸ Y. Christiansë, *Unconfessed*, New-York, Other Press, 2006.

⁹ F. Kanor, *D'eaux douces*, Paris, Gallimard, 2004, p. 49.

¹⁰ Voir aussi M-C. Agnant, *Le Livre d'Emma*, La Roque d'Anthéron, Vents d'Ailleurs, 2004.

Nous nous arrêterons ici sur deux œuvres faisant usage de ce motif : *Moi, Tituba, sorcière noire de Salem*¹¹ ... de la Guadeloupéenne Maryse Condé, publié en 1986, et *Rosalie l'Infâme*¹² de l'Haïtienne Évelyne Trouillot, sorti en 2003. Tous deux écrits à la première personne, ces romans retracent l'expérience de deux femmes esclaves, la Barbadienne Tituba et la Saint-Domingoise Lisette. Maryse Condé s'inspire de l'histoire vraie de la première accusée aux procès de Salem en 1692, et invente à partir des très rares sources historiques disponibles les détails de la vie de cette figure méconnue. Née du viol de sa mère par un marin anglais, Tituba grandit esclave à la Barbade, connaît quelques années de liberté après la vente de la plantation de son maître et retourne en servitude par amour pour son compagnon John Indien. Entrée au service du pasteur John Parris, elle l'accompagne à la Nouvelle-Angleterre où elle sera la première victime des accusations de sorcellerie en 1692 : Betsey et Abigail, les fillettes blanches qu'elle avait soignées et élevées, l'accusent alors de les avoir entraînés dans des rituels sataniques et de les avoir ensorcelés. Après des années d'emprisonnement, Tituba est libérée par son nouveau maître Benjamin Cohen et retrouve la Barbade, où elle participe à une révolte d'esclaves et meurt pendue. Le point de départ de *Rosalie l'Infâme* est également historique : Évelyne Trouillot s'est inspirée pour l'écrire d'un travail de Descourtiz sur l'histoire de la Révolution aux Caraïbes, dans lequel il évoque le cas d'une sage-femme esclave jugée pour avoir supprimé soixante-dix enfants à la naissance¹³. Évelyne Trouillot imagine à partir de là une jeune héroïne et narratrice, Lisette, orpheline de naissance élevée par sa grand-mère puis sa marraine sur une habitation de Saint-Domingue en 1750. Son récit retrace le quotidien de la plantation, en accordant une attention particulière aux relations familiales, amoureuses et amicales au sein de la communauté esclave. Il se clôt sur la fuite de Lisette, devenue marronne au fil des récits et témoignages d'esclaves qui aiguisent sa colère et son esprit de révolte¹⁴. Plusieurs épisodes infanticides émergent dans ces récits : Lisette apprend que sa grand-tante Brigitte est cette sage-femme exécutée pour avoir éliminé soixante-dix nouveau-nés à leur naissance et Tituba, lors de sa première grossesse, fait disparaître l'enfant qu'elle porte en se fondant sur l'exemple des multiples infanticides auxquels elle assista pendant son enfance¹⁵.

¹¹ M. Condé, *Moi, Tituba, sorcière noire de Salem*, Paris, Mercure de France, 1986. J'utiliserai désormais l'acronyme MT pour désigner cette œuvre.

¹² E. Trouillot, *Rosalie l'Infâme*, Paris, Dapper, 2003. J'utiliserai désormais l'acronyme RI pour désigner cette œuvre.

¹³ Cf. RI, p. 139.

¹⁴ Le terme « marronne » désigne l'esclave qui « s'enfuit de la plantation, échappe momentanément à l'emprise des maîtres et à sa condition d'esclave. ». M-C. Rochmann, *L'esclave fugitif dans la littérature antillaise*, Paris, Karthala, 2000, p. 5.

¹⁵ MT, p. 83.

Au sens strict, Tituba ne commet pas un infanticide mais un avortement et c'est seulement la narratrice, par ses choix du verbe « tuer » ou du substantif « meurtre », qui met spontanément son geste en rapport avec un assassinat. Ainsi, lorsque sa compagne de cellule Hester lui raconte ses avortements, Tituba réagit intérieurement en pensant : « Moi aussi, j'ai dû tuer mon enfant »¹⁶. Maryse Condé assimile aussi les deux gestes lorsque, interrogée sur les fondements historiques de cet épisode, elle justifie : « Les infanticides étaient très courants dans les plantations »¹⁷. Contrainte à faire disparaître celui ou celle qu'elle désigne déjà comme son enfant et à assister au spectacle glaçant du fœtus « batt[ant] des bras comme un têtard éperdu »¹⁸, Tituba considère son geste comme un meurtre forcé et non comme un avortement fondé sur un choix libre. Elle semble ainsi réutiliser les enjeux et problématiques liés à l'infanticide en les appliquant à une esclave domestique qui, quotidiennement au contact de la famille Parris, n'aurait pu dissimuler sa grossesse et doit éliminer dans l'œuf l'enfant que les esclaves des champs auraient peut-être tué à la naissance. Nous verrons ici comment les deux autrices réutilisent ce motif et l'inscrivent dans un dense réseau d'actions esclaves pour le penser moins comme un fait divers que comme un fait signifiant, révélateur du fonctionnement profond d'un système. Surtout, nous nous intéresserons à ce qui s'exprime à travers l'acte infanticide afin de penser le geste monstrueux comme une incarnation paradoxale des survivances esclaves.

Donner la vie dans un monde de morts : maternités esclaves

La première et principale cause de l'infanticide est le monde blanc esclavagiste, et les épisodes de fausses couches ou d'enfants tués par l'esclavage traversent ces récits. Chez Évelyne Trouillot, ces morts prennent racine dans les fondements même du système esclavagiste et plantationnaire où la vie esclave n'a de valeur que lorsqu'elle sert les intérêts économiques des maîtres. Alors que, sur la plantation Chatelin, une esclave et la sage-femme qui l'avait aidée à avorter sont condamnées à être brûlées vives¹⁹, les maîtres n'hésitent pas à provoquer la mort d'un enfant lorsqu'elle les sert, comme lorsqu'ils choisissent la très jeune Manon comme goûteuse des plats potentiellement empoisonnés, la condamnant ainsi quotidiennement à « joue[r] à la roulette russe avec la mort »²⁰. Plus explicitement encore, Samuel, treize ans, meurt d'un « mal de mâchoire » suite à un accident de chasse avec le maître, cette même maladie que l'on diagnostiquait aux nouveau-nés dont Brigitte perçait le crâne à la

¹⁶ MT, p. 154.

¹⁷ « Infanticide was very common on plantations », F. Pfaff, *Conversations with Maryse Condé*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1996 [1993], p. 63.

¹⁸ MT, p. 86.

¹⁹ RI, p. 54.

²⁰ RI, p. 31.

naissance²¹. Chez Condé, le meurtre direct ou indirect des enfants est le lot de toutes les lignées que le Salem puritain exclut et souhaite faire disparaître : la fille de Hester, la femme adultère et enceinte que Tituba rencontre en prison, meurt avec elle pendant son suicide, l'enfant de Tituba est sacrifié à un monde où il ne trouverait pas sa place et les neuf fils et filles de Benjamin Cohen d'Azevedo disparaissent dans l'incendie criminel de leur maison. Qu'il soit noir, juif ou né de relations extraconjugales, l'enfant étranger au christianisme puritain n'est voué qu'à la mort car la lignée qu'il représente doit s'éteindre avec lui. Le lien indéfectible entre maternité esclave et mort se matérialise, dans le roman, par l'image du « fruit », utilisé dans deux réseaux métaphoriques distincts pour évoquer tantôt le fruit des entrailles de Tituba, qui désigne son fœtus comme un « fruit encombrant²² », tantôt les corps noirs pendus aux arbres, pareils au « fruit étrange » chanté par Billie Holiday dans *Strange fruit*²³.

La réalité esclave mine les concepts traditionnellement associés à la fonction sociale de mère parce qu'elle rend les femmes incapables d'assurer la survie de leur progéniture. La mère esclave est condamnée à garder « toujours un œil tourné vers le dedans de soi »²⁴ pour calmer ses peurs, à défaut de pouvoir garder l'œil *sur* son enfant pour le protéger. Les mères et grand-mères de *Rosalie l'Infâme* construisent ainsi une série de stratégies maternelles dans l'espoir de sauver leurs enfants, dont aucune ne réussit. Cette série s'ouvre avec Arcinte, l'esclave fugitive qui tente de s'échapper de la plantation pour libérer l'enfant qu'elle porte et le perd sous les fouets²⁵. Elle se poursuit avec Man Thérèse, qui fait donner à son petit-fils une éducation pour, espère-t-elle, lui permettre un jour d'être libre mais le perd après un accident de chasse²⁶. Louise ne met au monde que des enfants métisses pour s'assurer que ces fil.le.s à la peau claire n'auraient jamais à travailler dans les champs mais ses ainé.e.s finissent vendu.e.s à des européens amateurs de beautés infantiles²⁷. Gracieuse, la « cocotte » du maître²⁸, épargne ses enfants en ne les laissant pas naître et en avortant chaque fois qu'elle se trouve enceinte du maître²⁹. Cette série d'histoires maternelles déçues, où le nombre d'enfants sacrifiés est toujours plus grand (de Samuel, fils unique, aux quatre enfants de Louise et aux sept avortements de Gracieuse) se clôt dans la révélation du secret de Brigitte, qui a quant à elle sacrifié soixante-dix nouveau-nés, elle prépare Lisette (et les

²¹ RI, p. 65 et 128.

²² MT, p. 83. Voir aussi p.122 et 126.

²³ B. Holiday, *Strange Fruit* [Disque vinyle 33 tours], Time-Life Records, 1979. Voir MT, p. 20 et 120.

²⁴ RI, p. 78.

²⁵ RI, p. 26.

²⁶ RI, p. 64.

²⁷ RI, p. 76.

²⁸ ²⁸ Le terme « cocotte » désigne une esclave domestique et, par glissement, une esclave ayant des relations sexuelles avec le maître.

²⁹ RI, p. 101-102.

lecteur/ice.s) à l'entendre et le comprendre. C'est seulement après avoir saisi les impasses de la maternité esclave et compris qu'une mère ne peut épargner à son enfant les souffrances de l'esclavage que Lisette est capable d'écouter l'histoire de Brigitte sans condamner sa tante, consciente qu'il n'est sans doute pas « préférable de mourir à dix ans plutôt qu'à la naissance »³⁰. L'infanticide est donc utilisé, d'abord, comme un signe de la monstruosité d'un système esclavagiste qui détruit jusqu'aux plus jeunes mais qui peut aussi pousser des mères à tuer leur enfant par amour.

Le meurtre comme modalité paradoxale du soin maternel

C'est par amour pour les enfants sacrifiés et par un désir désespéré de leur épargner le malheur d'une vie esclave que les personnages féminins commettent l'infanticide³¹. En ce sens, le meurtre de l'enfant témoigne de la survivance de sentiments maternels dans ce monde si violent qu'il semble presque incompatible avec l'établissement d'une relation affective entre mère et enfant, en témoigne la répulsion de la mère de Tituba pour sa fille née d'un viol³². Des espaces de maternité se reconfigurent par et malgré l'infanticide : outre l'amour maternel qu'elle exprime par ses chants à son enfant mort³³, Tituba est une mère de substitution pour les filles Parris, à la fois par ses soins (après avoir dû « tuer [s]on enfant », elle redonne vie à Bestey en la plongeant dans un bain possédant « toutes les propriétés du liquide amniotique »³⁴) et par son affection (elle transmet à ces petites filles asphyxiées par l'austérité paternelle les contes de Man Yaya, la « sorcière » qui l'a élevée, et leur offre ainsi une partie de l'enfance dont leur père les avait privées³⁵). Ces mêmes sentiments maternels qui la poussent à soigner les fillettes blanches lui ordonnent de sacrifier son enfant, tout comme Brigitte applique aux nouveau-nés sacrifiés le principe qui fut le sien en voyant ses deux fils mourir : « Plutôt les savoir morts que de les voir esclaves »³⁶. Dans le cas de Brigitte, la maternité métaphorique de la femme infanticide se signale par le motif du cordon, ce fil sur lequel Brigitte ajoutait un nœud à chaque nouveau-né mort et qu'elle portait attaché autour de son ventre, image du cordon ombilical morbide qui la lie avec les soixante-dix disparus³⁷. La maternité, si malmenée par l'expérience de l'esclavage, s'exprime paradoxalement dans la mort de l'enfant, et les valeurs qui la caractérisent se

³⁰ RI, p. 13.

³¹ Voir MT, p. 83.

³² MT, p. 18.

³³ Voir MT, p. 89.

³⁴ MT, p. 102.

³⁵ Voir MT, p. 97.

³⁶ RI, p. 19.

³⁷ RI, p. 128.

reportent sur les enfants de substitution que ces mères se choisissent et à qui elles permettent de survivre³⁸.

L'esclavage apparaît comme une maladie causée par les Blanc.he.s et transmise de mère en fil.le.s, comme l'institue l'article 13 du *Code Noir*, qui stipule que l'enfant hérite de sa mère sa liberté ou sa servitude³⁹. Partant, le meurtre est pensé comme un soin, une manière de guérir cette pathologie incurable et d'éliminer par la mort physique cette « mort sociale » qu'est l'esclavage⁴⁰. Brigitte et Tituba sont d'ailleurs toutes deux des personnages de soigneuses, piliers et incarnations du concept de *care* (défini comme une attention aux besoins et au bien-être d'autrui qui s'exprime particulièrement dans certaines fonctions jugées féminines⁴¹). La source historique de *Rosalie l'Infâme* désignait déjà Brigitte comme une sage-femme (quelle autre fonction aurait d'ailleurs permis à une esclave d'être seule si souvent avec tant de nouveau-nés ?), mais Évelyne Trouillot en fait une figure de guérisseuse, si digne de confiance et si réputée que viennent la consulter tous les malades, esclaves ou maîtres, des environs⁴². Comme elle, Tituba, riche du savoir transmis par Man Yaya ramène à la vie plus souvent qu'elle ne donne la mort⁴³. Chez Condé, la fonction de soigneuse joue un rôle-clé dans la redéfinition du terme « sorcière », nœud de confrontation entre le monde spirituel des Blanc.he.s, pour qui il désigne une figure malveillante et diabolique, et celui de Tituba, qui réfute les valeurs associées à ce terme en rappelant que ses pouvoirs ne lui servent qu'à guérir. Lorsqu'elle sauve la vie de Betsey, Iphigene (jeune esclave qui deviendra son amant) ou Samantha (la fille d'élection sur qui elle veille après sa mort), elle s'oppose aux représentations de sorcières infanticides et cannibales, atablées à des « banquet[s] de fœtus et d'enfants nouveau-nés⁴⁴ », qui peuplent les imaginaires des habitants de Salem⁴⁵. Ce faisant, elle s'oppose aussi à la délégitimation de son savoir médical par des personnages blancs qui le

³⁸ Dans *Moi, Tituba, sorcière*, Tituba ne choisit pas à proprement parler les petites filles Parris : sa fonction d'esclave domestique lui impose d'en prendre soin sans condition. Mais elle est responsable de ce lien affectif qui se tisse entre elles et qui redéfinit pour un temps les termes de la relation entre les fillettes blanches et l'esclave à qui elles sont confiées.

³⁹ Cf. *Le Code Noir*, Paris, Imprim. Royale, 1727 [1684], p. 4: « Voulons que, si le mari esclave a épousé une femme libre, les enfants, tant mâles que filles, suivent la condition de leur mère et soient libres comme elle, nonobstant la servitude de leur père, et que, si le père est libre et la mère esclave, les enfants soient esclaves pareillement. »

⁴⁰ Cf. O. Patterson, *Slavery and Social Death*, Cambridge, Harvard University Press, 1982.

⁴¹ *Qu'est-ce que le care ?*, in P. Molinier, S. Laugier, P. Paperman (dir.), Paris, Payot, 2009.

⁴² Voir RI, p. 125.

⁴³ Voir MT, p. 75, 244 et 269.

⁴⁴ MT, p. 136. Sur cet imaginaire, voir par exemple « L'assemblée des sorciers », Eau-forte et burin sur papier, 1789, dans *Sorcières : mythes et réalités*, P. Marchand, Paris, Le voyageur, 2011, p. 31.

⁴⁵ Voir aussi MT, p. 122-123, où l'infanticide croise le spectre de la pédophilie lorsque Betsey accuse Tituba et s'exclame : « Ce que vous me faisiez était mal », « toutes ces choses que vous me faisiez ! ».

qualifient d'archaïque et de maléfique⁴⁶. De la même manière, l'acte de Brigitte fait écho à des discours qui attribuaient la forte mortalité infantile sur les plantations aux pratiques des accoucheuses traditionnelles, et appelaient à remplacer les savoirs féminins non-européens par une médecine blanche et masculine⁴⁷. C'est au contraire par leur connaissance profonde des corps et des plantes, alliée à une empathie et à un désir de soin qui ne peut se traduire que par le meurtre, que les héroïnes sont capables de supprimer le fœtus ou l'enfant. Incarnations du *care* et du sentiment maternel, les personnages infanticides sont réhabilités aux yeux des lecteur/ices. Le choix énonciatif de ces récits conduit en outre ces lecteur/ice.s à s'identifier avec l'héroïne (quand, comme Tituba, elle se raconte à la première personne) ou à être fasciné.e.s par elle (quand elle est, comme Brigitte, racontée par une narratrice qui l'admire). Geste monstrueux accompli par des personnages qui ne le sont pas, l'infanticide est traité comme une marque de la survie de sentiments humains et comme un signe de la capacité esclave à agir dans un monde de servitude.

Le meurtre de l'enfant : sabotage, autodestruction et acte de révolte

Étant donnée la signification de la mort de l'enfant pour le système esclavagiste et, à plus forte raison, plantationnaire, l'infanticide incarne aussi une forme de résistance esclave. Dans son *Discours Antillais*, Glissant évoque un mot d'ordre contestataire que se seraient passé les femmes esclaves pour « refus[er] de porter dans [leurs] flancs le profit du maître » : « Manjé tè, paf è yich pou l'esclavaj⁴⁸ ». Tandis que les femmes blanches donnent naissance à des héritiers, consolidant les propriétés masculines en permettant qu'elles soient transmises au sein d'une lignée, les femmes noires donnent des enfants qui sont eux-mêmes une propriété, l'élément d'un capital qui se maintient grâce à elles⁴⁹. Les gestes de Tituba et de Brigitte doivent aussi être compris dans leur signification collective et politique, comme des manières de refuser la transformation des matrices en « partie la plus productive de la propriété

⁴⁶ L'attribution du qualificatif de « sorcière » aux femmes guérisseuses fut un élément-clé de la délégitimation des savoirs médicaux féminins. Voir *Sorcières, sages-femmes & infirmières*, B. Ehrenreich, D. English, trad. L. Lame, Paris, Cambourakis, 2014 [1973].

⁴⁷ Voir W. Dickson, *Letters on Slavery*, London, J. Phillips, 1789, p. 155.

⁴⁸ É. Glissant, *Le Discours antillais*, Paris, Seuil, 1981, p. 97, « Mangez de la terre, ne donnez pas d'enfant à l'esclavage. ». La terre était censée ici rendre les femmes stériles ou provoquer des fausses-couches.

⁴⁹ Cf. H. Carby, *Reconstructing Womanhood: The Emergence of the Afro-American Woman Novelist*, New-York/Oxford, Oxford University Press, p. 24-25.

esclave »⁵⁰ et, ainsi, de miner un système dont la survie dépend de leurs propres capacités reproductrices⁵¹.

La mort de l'enfant s'inscrit dans la série des multiples résistances esclaves évoquées ou décrites dans les deux œuvres, et dont une large partie concerne les corps. Les avortements de la cocotte Gracieuse fonctionnent, dans *Rosalie l'Infâme*, en miroir avec l'acte de Michaud, maître-commandeur qui se coupe la main pour ne pas avoir à fouetter une esclave enceinte : dans les deux cas, l'esclave fait de son corps un bastion de résistance en le rendant inapte à exécuter ce qu'ordonne le maître⁵². Le meurtre de l'enfant s'apparente surtout au suicide, représenté comme la forme désespérée du marronnage, la manière la plus certaine pour l'esclave d'échapper à sa condition. Brigitte et Tituba sont toutes les deux habitées par un désir autodestructeur et suicidaire qui semble se reporter sur les enfants qu'elles font disparaître⁵³. Pour Tituba, l'avortement constitue ainsi une forme de suicide par procuration : en apprenant la mort de sa compagne de cellule enceinte Hester, elle rêve de prendre la place du fœtus non-né et de s'accrocher si fermement à la paroi utérine qu'elle « retournerai[t] en terre avec [Hester] sans avoir connu la malédiction du jour »⁵⁴. Elle qui admet ne pas avoir le courage de se suicider parvient, en avortant, à exécuter un geste qu'elle aurait souhaité que sa mère fasse à sa naissance, comme une réparation à rebours de l'erreur commise par Abena. Suicide, avortement, infanticide reposent sur une logique commune : témoignage de désespoir, ils sont aussi un acte de résistance visant à léser les intérêts du maître⁵⁵. En représentant ces formes autodestructrices de la révolte, Maryse Condé et Évelyne Trouillot racontent les quelques espaces *d'agency*, puissance d'agir au sein d'un monde normé, « capacité à faire quelque chose avec ce que l'on fait de moi »⁵⁶, défendus par ces femmes. Ainsi, chaque fois que Gracieuse avorte, elle gagne une partie du « combat silencieux » entre elle et celui qui « la forçait exprès au mauvais moment du mois »⁵⁷, elle affirme que ce corps reste le sien et qu'elle peut en disposer comme le sujet autonome qu'elle reste malgré tout, confirmant le constat fait plus tard par Lisette : « Seuls nos actes de révolte sont réellement à nous »⁵⁸. Préférant (se) donner la mort ou s'y exposer directement (Gracieuse meurt de son septième avortement), elle refuse le calcul rationnel qui la conduirait, comme dans la dialectique hégélienne, à choisir l'esclavage plutôt

⁵⁰ G. Freyre, *Maîtres et esclaves : la formation de la société brésilienne*, Paris : Gallimard, 1974 [1933], p. 301.

⁵¹ Cf. M-K. Miller, *(Re)productions : autobiography, colonialism and infanticide*, New-York, P. Lang, 2003.

⁵² Voir RI, p. 27.

⁵³ Voir RI, p. 35.

⁵⁴ MT, p. 175.

⁵⁵ M. Abraham, *op.cit.*, p. 204.

⁵⁶ J. Butler, *Défaire le genre*, trad. M. Cervulle, Paris, Éd. Amsterdam, 2006, p. 15.

⁵⁷ RI, p. 102.

⁵⁸ RI, p. 90.

que la mort, et elle établit ouvertement son propre système de valeurs⁵⁹. Parce qu'elles insistent sur les multiples résistances des personnages esclaves, les autrices se refusent à ce que Condé appelle le « douteux masochisme » de ceux qui « se complaisent dans le souvenir des souffrances et des humiliations infligées à notre race »⁶⁰, ou à cette histoire incomplète, centrée sur les seuls « grands hommes » ou les « “malheureux” sans défense », que dénonce Évelyne Trouillot⁶¹.

Aussi les avortées et infanticides sont-elles placées sur le même plan que d'autres héros masculins de l'histoire afro-caribéenne. Tituba, célébrée après sa mort par des chants en son honneur, connaît, sous une forme moins conquérante et vaniteuse, la postérité dont rêvait Christopher, le brutal et malhonnête chef de la communauté des marrons⁶². Brigitte est comparée au héros Makandal, meneur des révoltes et des empoisonnements à Saint-Domingue au XVIII^e siècle, leurs deux noms sont prononcés avec la même admiration teintée de crainte, ils hantent les récits et deviennent quasi mythiques à force d'être racontés⁶³. Ces formes de résistances des femmes dans leur chair (ou dans la chair de leur chair) placent l'expérience féminine au cœur d'une histoire des révoltes esclaves et contribuent à alimenter une « herstory » (historiE) écrite par et sur les femmes⁶⁴.

« Les morts ne meurent que s'ils meurent dans nos cœurs »⁶⁵ : la mort de l'héritier.e et les enjeux d'une transmission alternative

Dans un entretien avec Paul Gilroy, Toni Morrison explique le recours récurrent des auteurs africains-américains à l'Histoire par un devoir de sauver une mémoire constamment menacée de disparition⁶⁶. Que ce désir de reconstituer un héritage mémoriel insuffisamment transmis s'exprime, avec *Beloved*, dans une histoire d'infanticide nous semble central. La mort de l'enfant, c'est aussi la mort de l'héritier.e d'une lignée, d'une culture et d'une histoire, la disparition du dernier maillon de la chaîne mémorielle familiale et collective. Et le travail

⁵⁹ Cf. P. Gilroy, *op. cit.*, p. 107.

⁶⁰ M. Condé dans « Négritude césarienne, Négritude senghorienne », *Revue de littérature comparée*, 3, 1974, p. 414.

⁶¹ É. Trouillot dans « Évelyne Trouillot by Edwidge Danticat », *Bomb Magazine*, 90, Winter 2004-2005, p. 48-53, trad. M.Frémin.

⁶² MT, p. 236 et 267.

⁶³ RI, p. 59 et 97. Voir aussi la proximité entre la Tituba maîtresse des plantes, p. 228-229 et le Makandal construit par Alejo Carpentier dans *Le Royaume de ce monde*, trad. René-L.-F. Durand, Paris : Gallimard, 1954 [1949], p. 23-25.

⁶⁴ Sur le terme « herstory » et sa traduction « historiE », voir J. Sochen, *Herstory : A Woman's View of American History*, Londres, Alfred Pub, 1974 et E. Dorlin, *Black Feminism*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 19.

⁶⁵ MT, p. 23.

⁶⁶ T. Morrison dans « Living Memory : Meeting Toni Morrison », P. Gilroy, *Small Acts*, Londres, Serpent's Tail, 1993, p. 175-182.

littéraire semble alors se substituer à la génération sacrifiée pour ressusciter et transmettre le souvenir disparu. Chacun des romans se clôt sur la survie d'un héritage : Tituba, devenue « une invisible », communique à Samantha, l'esclave qu'elle se choisit pour fille après sa mort, les savoirs et croyances hérités de Man Yaya tandis que Lisette, par son nouvel esprit de révolte puis sa décision d'entrer en marronnage, s'impose comme une réincarnation de Brigitte aux yeux de celles qui l'ont connue⁶⁷. L'héritage de cette tante sans descendance directe ne se transmet que grâce aux récits familiaux, éléments-clés du parcours de Lisette parce que ce sont eux qui lui permettent de s'identifier à la race arada (peuple africain dont sont originaires ses aïeul.e.s) que la mort de sa mère et une enfance passée trop près des Blanc.he.s lui avaient presque rendue étrangère. Les récits refont race autour d'une mémoire que l'héroïne incorpore, garde « sous [sa] peau, à la pointe de [ses] cheveux »⁶⁸, comme un trait physique caractérisant sa lignée. Dépossédés de la transmission biologique, les personnages féminins s'affirment comme les piliers de la transmission mémorielle et culturelle. L'insistance sur le récit comme manière de reconstituer la lignée nous invite à relire *Rosalie l'Infâme* comme un outil littéraire pour recréer une chaîne du souvenir brisée par la mort. Lorsqu'elle retrace son parcours d'écriture, l'autrice se représente d'ailleurs dans des postures et termes très proches de ceux par lesquels elle désigne Lisette : elle insiste sur la fascination que lui inspira cette histoire de sage-femme qu'elle ne parviendra jamais à chasser de son esprit, comme sa jeune narratrice à la fois obsédée et effrayée par Brigitte⁶⁹. Ce faisant, elle s'affirme comme l'héritière et la continuatrice d'une lignée mémorielle qui s'est maintenue au-delà du gouffre qu'incarnent à la fois la mort des nouveau-nés et la brisure de la Traversée.

Descendante métaphorique d'une héroïne sans descendance, l'autrice en est aussi la mère lorsqu'elle se rend responsable de sa renaissance dans le souvenir collectif. Dans sa « Note historique », Condé revient sur la pauvreté des sources disponibles sur l'histoire de Tituba et regrette que les historien.ne.s n'aient jusqu'ici pris ni la peine de l'achever (qu'est devenue Tituba à sa sortie de prison ?) ni de la réhabiliter⁷⁰. L'autrice se saisit donc de cette histoire avortée, pour faire renaître l'esclave en personnage, exactement comme Tituba, devenue invisible, parvient à ramener à la vie un enfant mort-né⁷¹. Remarquons par exemple que sa sortie de prison, qui marque, nous dit Condé, le moment à partir duquel tous les historien.ne.s perdent Tituba de vue, est évoquée très explicitement comme une nouvelle naissance : au moment où ses chaînes lui sont ôtées, et que le sang irrigue ses membres, comme l'air entrant pour la première fois dans les poumons du nourrisson, elle pousse un hurlement de

⁶⁷ MT, p. 270 et RI, p. 94.

⁶⁸ RI, p. 28.

⁶⁹ RI, p. 139.

⁷⁰ MT, p. 277-278.

⁷¹ MT, p. 269.

douleur qu'elle compare à « celui d'un nouveau né terrifié »⁷², puis raconte comment elle doit « réapprendre à marcher », à s'exprimer, à soigner son corps. Le travail littéraire permet non seulement de faire réapparaître les morts, mais de faire renaître celle qui n'est jamais vraiment née dans les mémoires collectives.

L'infanticide, conséquence monstrueuse d'un système monstrueux, sert moins d'élément de *pathos* que de clé pour raconter les réactions et résistances esclaves à ce système. Au-delà du geste morbide, les sentiments maternels survivent, l'esprit de révolte parvient à s'exprimer, et les réseaux de transmission réussissent à se reconfigurer. Derrière l'histoire infanticide se dessine aussi, indirectement, une histoire de la survivance physique et psychique des personnages esclaves : dans l'avortement de Tituba s'exprime la pérennité du couple érotique et fertile qu'elle forme avec John Indien, dans les gestes de Brigitte résonne la survie de la communauté féminine de soin et d'entraide qu'elle incarne. Les personnages féminins responsables des gestes fatals sont aussi les piliers de ces nombreux réseaux de survivances individuelles et collectives, de cette aptitude *womanist* (selon le terme d'Alice Walker) à être « engagée dans la survie et l'intégrité de tout un peuple »⁷³. Comme la déportation et la mise en esclavage, la mort de l'enfant est la plaie monstrueuse autour de laquelle doit, dans les deux romans, se reconstituer la communauté, elle est cette histoire ineffable sur laquelle doit renaître la parole collective.

Natacha D'ORLANDO

LEGS

Université Paris 8 - Vincennes Saint Denis

⁷² MT, p. 190.

⁷³ « Committed to survival and wholeness of entire people », A. Walker, *In Search of Our Mother's Gardens*, N-Y, Harcourt Brace Jovanovich, 1983 [1967], p.xi.